

ger de pourparlers avec le comité de guerre révolutionnaire.

Exaspérés par une série d'assauts repoussés et par la vue de leurs morts qui s'amoncelaient, les troupes des soviets redoublèrent d'acharnement dans leur tir. Leurs propres officiers ne purent arrêter le bombardement. Un commissaire de Smolny, Kirilov, qui avait tenté de faire cesser le feu, fut presque lynché.

A deux heures et demie, les junkers hissèrent le drapeau blanc. Ils étaient prêts à se rendre, pourvu qu'on leur assurât la vie. C'est ce qui fut fait.



Le douze novembre

Lundi, le 12 novembre, fut un jour d'incertitude. Les regards de toute la Russie étaient dirigés vers cette plaine grise qui s'étend autour de Pétrograd et sur laquelle s'étaient massées toutes les forces disponibles de l'ordre ancien pour lutter contre la puissance non encore organisée de l'ordre nouveau. A Moscou, on avait conclu un armistice. Les deux parties étaient en pourparlers, en attendant l'issue des luttes qui se livraient dans la capitale. Pendant ce temps-là, les délégués au congrès de soviets parcouraient au plus vite toute la Russie jusqu'aux confins de l'Asie, pour raconter partout les grands événements qui venaient de se dérouler. Le bruit du miracle qui s'était accompli, se répandit dans tout le pays. Dans les villes et dans les villages les plus reculés, régnait la plus grande fermentation : soviets et comités de guerre révolutionnaire contre doumas et zemstvos, et commissaires du gouvernement, gardes rouges contre gardes blancs. Partout, la lutte était engagée dans les rues, partout, on prononçait des discours violents. L'issue de tous ces mouvements dépendait de la tournure que prendraient les événements à Pétrograd.

Le quinze novembre

Comment était-ce possible ? Il y a à peine deux jours, on ne voyait dans les environs de Pétrograd que des bandes sans chef, sans vivres, sans artillerie ; et ne poursuivant aucun plan. Quelle est donc cette puissance mystérieuse qui a pu faire de cette masse désorganisée et mal disciplinée de gardes rouges et de soldats sans officier, une

armée suivant à la lettre les ordres donnés par les chefs qu'elle s'était choisie, et la rendre capable non seulement d'arrêter les attaques furieuses des canons et des cosaques, mais encore de remporter la victoire.

L'histoire nous apprend que de tous temps, les peuples révolutionnaires ont su défer la routine militaire. Les prouesses des sans-culotte de la révolution française en font foi.

Dimanche, dans la nuit, lorsque les commissaires du comité de guerre révolutionnaire, ayant perdu tout espoir, étaient revenus du front, la garnison de Pétrograd élut d'urgence son état-major, composé de cinq membres : trois soldats et deux officiers, tous des révolutionnaires éprouvés. Le commandement général fut confié à Mouraviev, officier capable, mais qu'il fallait surveiller étroitement. A Colpinno, Obuchowo, Pulchovo et Krassnoye Sjelo, on forma des unités d'armée provisoires auxquelles devaient se rallier les détachements qui erraient dans les environs et qui formaient un mélange bizarre de soldats, matelots et gardes rouges, de débris de régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, avec quelques autos blindées. Ces unités augmentèrent peu à peu et finirent par former des organisations importantes.

Dès le point du jour, on put apercevoir les avant-gardes des cosaques de Kerensky. Quelques coups de fusil furent tirés. Kerensky envoya des parlementaires pour engager les révolutionnaires à déposer les armes. Puis, sur la grande et morne plaine, ce fut le bruit de la bataille que les soldats dispersés, groupés autour de leurs feux, pouvaient entendre de loin. C'est ainsi que la lutte fut engagée. Les soldats allèrent en toute hâte rejoindre leurs camarades, grossis par des formations d'ouvriers qui accouraient de toutes parts. Ainsi, sans ordre apparent, à tous les points d'attaque, affluèrent des masses dont rien ne pouvait refréner l'enthousiasme guerrier. Elles furent reçues par des commissaires qui les distribuèrent selon les nécessités stratégiques, ou les employèrent à des travaux de terrassement. Ils le savaient tous : La bataille qui se livrait en ce moment, c'était leur lutte à eux. Ici, ils combattaient pour un monde qui devait être le leur. Et ce sentiment qui les animait tous, fit de volontés dispersées et discordantes, une seule et unique volonté.

Tous ceux qui ont été témoins de la bataille sont à peu près unanimes dans leurs récits. Ils racontent comment les matelots ne cessèrent de tirer jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées, et comment ils montèrent alors à l'assaut, comment les ouvriers qui n'avaient reçu aucune instruction militaire repoussèrent les attaques furieuses des cosaques qu'ils arrachaient de leurs chevaux, comment, dans l'obscurité, des masses innombrables s'étaient rassemblées autour de la bataille et comment, pareils à un raz de marée, elles déferlèrent sur l'ennemi. Minuit n'avait pas encore sonné que la résistance des cosaques était brisée. Ils prirent la fuite, laissant derrière eux leur artillerie ; et l'armée du prolétariat atteignit Tsarkoïé-Selo avant encore que l'ennemi ait eu le temps de détruire la station de T.S.F. d'où les commissaires de Smolny devaient ensuite annoncer aux prolétaires du monde entier, la victoire du prolétariat.

(Traduit par A.G.)

JOHN REED.



Lettres de Rosa Luxemburg



Jusqu'ici, nous ne connaissons de la correspondance de Rosa Luxemburg que les lettres qu'elle avait écrites à Sonia Liebknecht. La sérénité qui s'en dégageait était si grande, et Rosa Luxemburg, si pleine de ressources en elle-même, nous paraissait si heureuse dans sa prison, que nous aurions pu être tentés d'oublier ce qu'elle avait dû y souffrir.

Les lettres que Louise Kautsky vient de publier (Rosa Luxemburg, Briefe an Karl und Luise Kautsky, Herausgegeben von Luise Kautsky 1923. E. Laubsche Verlag, buchhandlung Berlin), et dont nous espérons voir paraître prochainement une traduction française, nous montrent Rosa Luxemburg sous un nouveau jour. En écrivant à Sonia Liebknecht, elle s'adressait à la femme du grand militant qui subissait, on le sait, un sort encore bien plus dur que le sien. Ajoutons aussi que Sonia Liebknecht, telle que nous la connaissons par les lettres que lui écrivait Rosa Luxemburg nous apparaît comme une âme candide qui, toute à son amour, se laisse facilement aller au découragement. Quand elle s'adressait à Louise Kautsky, Rosa Luxemburg n'avait pas de ménagements à prendre ; elle pouvait lui parler librement de ses souffrances. Aussi se révèle-t-elle dans ses lettres à Louise Kautsky comme douée d'une sensibilité extrême, presque maladive, qui fait ressortir d'autant plus la volonté héroïque avec laquelle elle se jetait toujours à nouveau dans la lutte pour la révolution.

« J'ai en ce moment-ci une sensibilité d'écorchée, écrit-elle en 1917 de la prison de Wronke. Je tressaille à chaque ombre qui m'effleure. L'année que j'ai vécu à la Barnimstrasse, ensuite les quatre mois d'un travail écrasant, puis de nouveau les sept mois de solitude n'ont pas passé sans laisser de traces en moi. Sais-tu quelle est la pensée qui m'obsède aujourd'hui et me remplit d'angoisse ? Je me représente forcée de nouveau à faire face à une salle bondée ; une lumière crue m'éblouit, le bruit de mille voix m'étourdit, et tandis que je monte à la tribune, des applaudissements frénétiques m'accueillent et m'accompagnent — et je n'ai qu'une idée : fuir, disparaître tout à coup. Je suis prise de l'horreur plénière, et il suffit de la perspective d'être en compagnie ne fût-ce même que de cinq ou six amis, suffit à me déprimer. Tu ne peux pas te représenter la torture que j'endurai, lorsqu'après avoir passé un an à la Barnimstrasse, je dus le premier jour faire bon accueil à quatre-vingt personnes (je le ai comptées : il y en avait 80 exactement) et adresser à chacune d'elles quelques paroles. Ma cellule m'apparut alors comme un paradis ».

Ainsi, Rosa Luxemburg connut des moments de profonde lassitude. Encore serait-elle prête, comme elle l'écrivait dans une de ses lettres, à supporter avec courage tout ce qui lui arrive personnellement, mais endurer la souffrance des autres, elle ne s'en sent pas la force. Dans sa prison, elle est saisie de toute sorte d'appréhensions. Elle se fait des idées noires à propos de ses amis.

Ce sont là des états psychiques, écrit-elle encore, qui se produisent involontairement quand on a été longtemps en prison. On souffre de temps à autre d'obsessions ; on s'éveille tout à coup au milieu du silence mortuaire de la maison grillée, avec la certitude qu'il vient d'arriver un malheur à tel ou tel des êtres qui vous sont chers. Plus tard, on reconnaît que l'imagination vous a joué un tour et que ce n'étaient là que des chimères. Mais quelquefois aussi, c'était vrai tout de même.

Rosa Luxemburg lutte contre ses obsessions. Elle cherche à trouver un apaisement dans des occupations simples et modestes qui lui détendent les nerfs. Après une nuit d'insomnie, elle se lève à cinq heures et trouve un délassement à arroser ses plantes et arranger les bouquets de fleurs dont la table de sa cellule est toujours garnie. Mais au milieu de ces menus soins, qui tout insignifiants qu'ils soient, font reprendre goût à la vie, ses angoisses la reprennent.

— Aujourd'hui, écrit-elle en juillet 1918 à son amie, pendant que je rangeai soigneusement mes fleurs, feuilletant par instant ma flore pour y vérifier tel ou tel détail, il me vint tout à coup à l'esprit que je me trompai moi-même sciemment et me berciais d'illusions, lorsque je croyais pouvoir vivre d'une vie normale, alors que tout autour de moi, le monde s'écroule.

C'est pendant la guerre « du droit » qu'elle avait écrit ces paroles. Dans sa prison, loin des événements, ce qui la frappait le plus, c'était l'absurdité de tout ce qui se passait. Comment ne pas désespérer quand on voit le monde ancien s'écrouler et qu'on se trouve en plein chaos, sans voir se dessiner encore les contours du monde nouveau. Et pourtant la disciple de Marx, l'auteur de l'Accumulation du Capital, ne saurait assister aux événements quelque absurdes qu'ils paraissent, sans chercher à en trouver la signification profonde.

Lorsque le monde entier sort de son orbite, écrit-elle, il ne reste plus qu'à essayer de comprendre ce qui arrive et pourquoi cela arrive.

Elle cite à son amie l'exemple de Goethe qui, dans sa sérénité dominait les événements, poursuivant son œuvre à travers tout.

On dira peut-être, ajoute-t-elle, que Goethe n'était pas un politicien, mais n'est-ce pas aussi le devoir de tout militant de chercher à maîtriser les circonstances, pour ne pas se perdre dans de menus détails. Il est vrai, spécifie-t-elle que j'ai en vue ici des militants de grande envergure, et non des girouettes du calibre des « grands hommes » de votre Table Ronde. (Il s'agit des social-démocrates).

Mais dans sa cellule, tout à coup lui parvient la grande nouvelle que les Russes ont fait la Révolution. D'abord, c'était en octobre 1917, elle ne peut encore croire que cette révolution aboutira.

Selon toute probabilité, écrit-elle, les Russes ne pourront pas garder le dessus dans ce sabbat infernal. Et cela, non, comme le dit ton savant de mari, parce que les statistiques prouvent que l'évolution économique en Russie n'est pas encore assez avancée pour que la révolution puisse y réussir, mais parce que dans l'Occident qui se pique d'être arrivé à un stade beaucoup plus avancé d'évolution, la social-démocratie est composée de lâches qui laisseront froidement les Russes perdre jusqu'à leur dernière goutte de sang. Mais périr ainsi vaut mieux que de « rester en vie pour la patrie ». C'est un acte d'une portée mondiale qui laissera des traces ineffaçables dans l'histoire humaine. Je m'attends à de grandes choses pendant les années qui vont suivre. Si seulement je n'en étais pas réduite à voir se dérouler les événements à travers un grillage !